

**Zeitschrift:** Tracés : bulletin technique de la Suisse romande  
**Herausgeber:** Société suisse des ingénieurs et des architectes  
**Band:** 141 (2015)  
**Heft:** 7: Écologie urbaine en Asie du Sud-est

**Artikel:** Filmer les herbes folles à Singapour  
**Autor:** Verraes, Jennifer  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-513665>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 30.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# FILMER LES HERBES FOLLES À SINGAPOUR

Dans *Here*, le cinéaste Ho Tzu Nyen établit un étonnant parallèle entre Singapour et un hôpital psychiatrique.

Jennifer Verraes

*Here* (2009) du réalisateur singapourien Ho Tzu Nyen n'empunte au vocabulaire classique du «portrait de ville» qu'à l'occasion d'une brève séquence située à la fin du film. Le personnage principal, He Zhiyuan, tout juste sorti de l'institution psychiatrique où il a longuement séjourné, traverse Singapour à l'arrière d'une voiture. À la manière des «symphonies urbaines» imaginées par le cinéma d'avant-garde au début du siècle dernier, le film donne à voir un montage serré d'une quarantaine de plans très courts faisant défiler des façades d'immeubles modernes. Ici, l'intervalle entre les plans ouvre en quelque sorte un espace interstitiel entre les bâtiments – comme pour réintroduire virtuellement des fragments d'espace public sur la carte d'une ville où ce résidu de culture urbaine est manifestement perçu comme une mauvaise herbe à extirper.

Portrait allégorique de la cité-Etat, la fable conçue par Ho Tzu Nyen figure indirectement la métropole singapourienne sous l'espèce d'un hôpital où sont testées des méthodes thérapeutiques expérimentales (l'hypnose et la *videocure* notamment, manière de tendre un miroir au dispositif cinématographique lui-même). He Zhiyuan a été admis à Island Hospital après avoir étranglé sa femme sur un coup de tête, étourdi par les images diffusées à la télévision d'une manifestation de militants de l'opposition ultra-royaliste à Bangkok. Il est schizophrène et a fait un premier séjour à Island Hospital en 1965, date à laquelle fut inauguré le lieu et, significativement, année de proclamation de l'indépendance, c'est-à-dire de naissance de la République de Singapour. Il y côtoie, entre autres personnages, une généreuse kleptomane, un nietzschéen fou furieux, un mage illuminé... Nul doute que cette petite société offre une représentation en modèle réduit du laboratoire urbain qu'est Singapour et plus précisément de ce que l'ingénierie sociale y doit à la planification urbaine.

Mimant le *softpower* à l'œuvre dans la politique du logement à Singapour, *Here* applique

à son casting les quotas en usage dans les grands ensembles où résident la majorité des Singapouriens: He Zhiyuan partage sa chambre avec des patients issus de différentes communautés, Chinois, Malais et Indiens<sup>2</sup>.

Dans le texte qu'il a consacré à Singapour, l'architecte Rem Koolhaas décrit le bloc d'habitation collective à Singapour non pas comme une «machine à habiter» mais comme une véritable «machine à voyager dans le temps» qui a fait passer la cité-Etat du stade de pays du tiers-monde à celui de pointe avancée du capitalisme en quelques décennies<sup>3</sup>. La santé de l'individu et de la société, autrement dit celle de la ville, requièrent en effet de faire régulièrement table rase: à Island Hospital, la guérison et la réinsertion dans la «fabrique sociale» exigent qu'errements et faux pas soient systématiquement effacés et remplacés par autant de «fins alternatives» imaginées et mises en scène par le patient; de même, les planificateurs pratiquent-ils la lobotomie en matière d'aménagement – «maudite tabula rasa», écrit Rem Koolhaas; chaque fois qu'on l'applique, le caractère superfétatoire des formes d'occupation précédentes est avéré tout comme la dimension provisoire des nouvelles constructions, forcément temporaires – on s'empresse d'adapter la ville aux nouveaux standards internationaux, on démolit à tour de bras et sans états d'âme.

Mieux encore, la pathologie qui affecte la plupart des citoyens-patients de l'hôpital est ainsi décrite par son directeur: les malades, observe-t-il, confondent systématiquement «l'intérieur» et «l'extérieur». Un modeste bâtiment à l'abandon construit au sommet d'une colline surplombant le parc de l'hôpital a inspiré une légende locale. On raconte qu'il a des yeux et qu'il agit à distance comme un surmoi collectif. Il convient en effet que les résidents d'Island Hospital se sentent observés afin d'incorporer les disciplines garantissant la cohésion sociale: la vidéosurveillance est omniprésente à Singapour.

On vit par ailleurs essentiellement en plein air à Island Hospital. Une fois par semaine, en

guise de promenade, les patients s'enfoncent au cœur de ce que Singapour a préservé de forêt primitive. Le reste du temps, ils profitent des aires de jeu, font de la balançoire et jouent au badminton. La place centrale qu'occupe la nature dans le film d'Ho Tzu Nyen témoigne de fait de l'introduction d'un levier idéologique essentiel dans le développement récent de Singapour où les aménagements paysagers – en plus de faire de la cité-Etat un exemple à suivre en matière d'écologie – tiennent aujourd'hui lieu tout à la fois de simulacres d'espaces publics et de vestiges d'un passé absenté: espaces publics en trompe-l'œil car dans un monde où l'air que l'on respire est de préférence conditionné, c'est essentiellement depuis les fenêtres panoramiques du métro aérien que l'on jouit du spectacle d'une ville verte où les parcs ont une fonction essentiellement ornementale; ersatz paradoxaux surtout, car totalement naturels, d'un passé finalement réhabilité sous la forme d'une végétation luxuriante rappelant l'Eden primordial.

Il n'empêche qu'au sein du paysage singapourien, le film d'Ho Tzu Nyen a su cultiver les herbes folles et *Island Hospital* est une clairière pleine de ronces croissant en liberté: He Zhiyuan (anagramme et double évident du réalisateur) et ses compagnons sont irrémédiablement déviants. Le film, têtue comme une plante vivace, s'achève en effet exactement comme il a commencé – par la répétition du «crime originel» – et offre ainsi un démenti aux ambitions du traitement administré à ses personnages: on n'efface rien, ça revient toujours, *Amor Fati*.

1 Le film a été tourné à View Road Hospital, ancien hôpital psychiatrique aujourd'hui désaffecté ayant autrefois appartenu à la Royal Navy.

2 En 1965, le parc d'habitation singapourien est quasi entièrement insalubre. Le People's Action Party, parti unique qui continue de régner sur la cité-Etat, met alors en place un vaste programme de construction de logements sociaux. Le Housing Development Board (HDB) réalise ainsi, en l'espace de cinquante ans, environ un million d'unités d'habitation.

3 Rem Koolhaas, «Singapour Songlines. Portrait of a Potemkin Metropolis... or Thirty Years of Tabula Rasa», S.M.L.XL, Monacelli Press, New York, 1995, p. 1021. Nous traduisons.

4 Ibid, p. 1075.



